Vers une théologie de la paix juste,
grâce aux nouvelles pratiques en gestion des conflits

1) Une nouvelle lecture de l'Évangile s'ouvre à partir d'un Jésus qui ose le conflit sans tomber dans les pièges de la violence.
2) La gestion constructive des conflits offre de nouvelles possibilités de sortir de la violence.
3) Ces deux dynamiques contemporaines offrent des bases à une théologie de la paix juste autres que celles sur lesquelles repose la doctrine traditionnelle de la guerre juste.
Tel est le déroulement de cet article, en trois temps !

1) Une nouvelle lecture de l'Évangile

Depuis le IVe siècle, l'Évangile de la joue tendue a été unanimement reçu comme un appel à ne pas résister, à renoncer à ses droits propres, à supporter patiemment l'injustice[1]. Depuis 70 ans, des groupes de chrétiens utilisant la non-violence en politique proposent une autre interprétation[2]. « On vous a dit : Œil *anti* œil et dent *anti* dent. Moi, je dis : Ne vous *anti*-posez pas » (Mt 5,38-39a) ; ἀντιστῆναι / *anti*stènai est un terme militaire : se placer en face pour lutter, se dresser contre, s'opposer à, comme deux fronts d'armées se faisant face. Moi, je vous dis de ne pas jouer le jeu du méchant, de ne pas le laisser vous enfermer dans ce face-à-face. Moi, je vous dis de **résister mais sans riposter**, sans rendre coup pour coup, sans utiliser les mêmes armes que celui qui vous fait du mal. Suivent en Mt 5,39b-41 trois exemples incisifs qui mélangent subtilement bon droit et abus de pouvoir. À chaque fois, Jésus propose une initiative déroutante qui retourne le système injuste contre lui-même, ce qui a pour effet de le subvertir de l'intérieur. En bref, tendre la joue signifie pour le subalterne non pas laisser faire mais au contraire empêcher une deuxième gifle du même ordre (le revers de la main droite sur une joue droite désigne au temps de Jésus le soufflet qui rabaisse l'esclave à son rang). Devant un visage qui se tourne à droite, le supérieur est contraint pour gifler à nouveau, d'employer l'intérieur de sa main et non plus son revers ; sur le plan social, l'effet est de reconnaître l'inférieur comme son égal ; sur le plan religieux, l'effet – rédhibitoire – est de se rendre soi-même impur. Giflé pendant son procès devant Pilate, Jésus montre comment tendre l'autre joue (le mot employé est *allos* et non *eteros*) : il établit une altérité qui touche la conscience du soldat.
Laisser mon manteau, quand je suis un pauvre endetté poursuivi par l'huissier de justice me prenant tout jusqu'aux sous-vêtements, cela revient à me déposséder de la seule chose matérielle que l'on n'a pas le droit de me prendre et aussi à me retrouver nu : retournement de la honte, par lequel se retrouve soudain sur la sellette le riche sans scrupules, qui profite de son bon droit économique de créance.
Faire mille pas de plus aux services d'un agent d'occupation qui profite de son bon droit politique de réquisition, c'est une manière originale de contester avec amour ce droit que s'arroge le colon, en opérant un retournement de situation[3] : il peut être mis en tort d'avoir dépassé la borne (plantée tous les mille pas sur les *Viae Romanae*) !

---

[1] Je puis l'affirmer après une longue *Auslegungsgeschichte* de la péricope Mt 5,38-42 (étude historique de son interprétation) et une exégèse approfondie dans mon livre *Tends l'autre joue, ne rends pas coup pour coup. Mt 5, 38-42, non-violence active et Tradition*, Éd. Lumen Vitae, 2008.
[2] Dans ma thèse de doctorat *La non-violence évangélique et le défi de la sortie de la violence*, je situe assez précisément le début de cette nouvelle interprétation : Lanza del Vasto revenu d'un séjour dans l'ashram de Gandhi crée la Communauté de l'Arche et écrit en 1951 *Commentaire de l'Évangile*, qui fournit pour la première fois en monde francophone cette nouvelle compréhension de la joue tendue.
[3] Un retournement dont Jésus a l'art aussi dans les paraboles. Cf. CHOMÉ Étienne, *Le jeu parabolique de Jésus, une étonnante stratégie non-violente*, Éd. Lumen Vitae, Coll. Connaître la Bible, n° 57, 2009.

Cette interprétation honore le mouvement d'ensemble des « Vous avez entendu qu'il a été dit (aux anciens)… . Or moi, je vous dis… » ; ce refrain rythme Mt 5, 21-48, avec six couplets, qui disent crescendo : la loi dit non à toutes les formes de violence, du plus proche au plus lointain, de celles que nous faisons subir aux autres (meurtre, mensonge, concupiscence) à celles que nous subissons des autres (5ème et 6ème antithèses). Jésus accomplit la loi, il la fait tenir debout à partir de sa racine, il l'établit définitivement selon son intention propre : « Il a été dit…, moi je donne le sens fondamental », à partir de la justice du Royaume du Père (ce sont les 3 mots récurrents et centraux de ce Sermon sur la montagne, en Mt 5, 6 et 7). Que nous soyons tous ses filles et fils, donc frères et sœurs, change radicalement nos relations… Les six antithèses / racines fonctionnent toutes selon le même mouvement : pas seulement le meurtre mais déjà les jugements diabolisant l'autre et les paroles de haine qui y conduisent. Pas seulement la finalité de la justice mais encore l'importance de choisir d'autres moyens que la violence. Non seulement un combat juste mais déjà les moyens d'une paix juste.

Au début de sa thèse sur la doctrine de la guerre juste (publiée en 1962), René Coste consacre quelques lignes à l'Évangile, juste le temps nécessaire à justifier qu'un tel amour oblatif nous parle du Royaume et qu'il n'est pas compétent pour cette problématique terre-à-terre. Il explique qu'en cette matière, seules les lumières du droit naturel éclairent. À l'opposé, à la même époque, Martin Luther King et d'autres pasteurs redonnent à l'Évangile un rôle central, en comprenant la non-violence évangélique comme un acte de résistance politique : la vie et la prédication de Jésus sont la source même de leur lutte non-violente pour faire tomber une injustice. Il est au fondement d'un cadre de pensée qui va bientôt engendrer une nouvelle théologie de la paix juste. Jésus n'a pas été un politicien et il refuse tout messianisme politico-religieux. Mais il ne fuit pas le conflit ; il crée même la confrontation. Il est assertif, franc et combatif[4]. Le ferment de l'Évangile a mis quelques générations pour subvertir l'Empire romain mais il l'a révolutionné ! Car Jésus a sapé les fondements mêmes de la domination des uns sur les autres, de l'esclavage, de l'oppression politique et économique. En ce sens, Jésus résolument déterminé est plus révolutionnaire que les révolutionnaires.

2) De nouvelles ressources pratiques pour sortir de la violence

Dans mon travail de formateur et coach en gestion constructive des conflits, il importe de distinguer les conflits de structures, de vécus et d'intérêts. Ces trois types de blocages ont chacun des remèdes spécifiques[5] :

1) Des structures déficientes requièrent la compétence du « Cadre de Droit » (abrégé ci-dessous CD) : l'autorité ferme respecte et fait respecter les règles. La force du droit empêche le droit du plus fort et l'impunité, par des sanctions effectivement contraignantes.

2) Des vécus dévalorisés sont soignés par la compétence de « Communication Vraie » (abrégée ci-dessous CV) : l'intelligence émotionnelle respecte les personnes. La compréhension de leurs fondements (préoccupations, besoins, motivations, intentions profondes et valeurs) améliore la qualité des relations humaines.

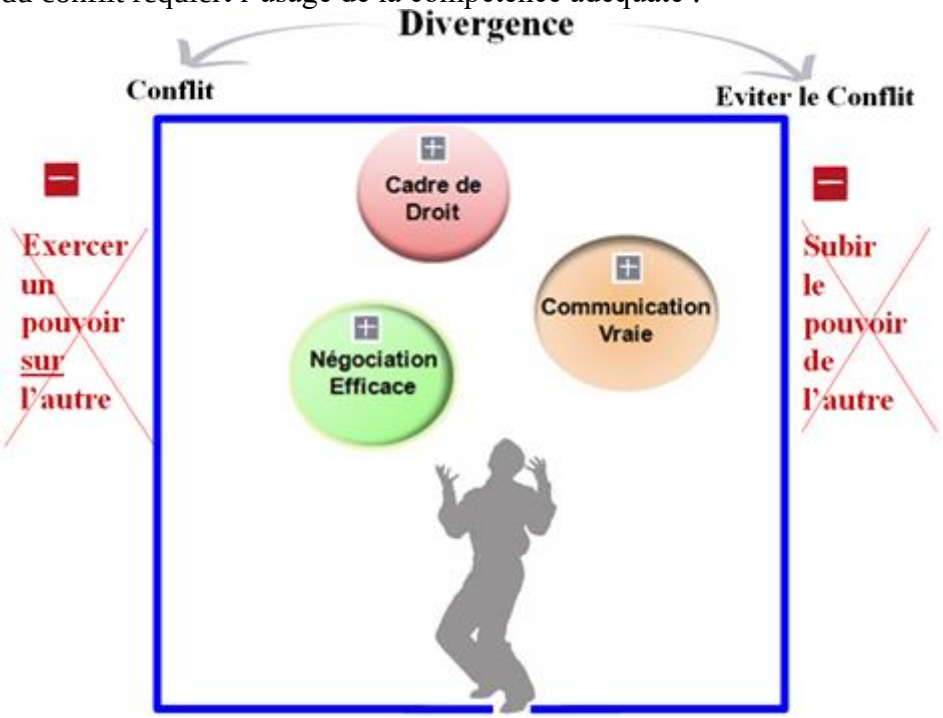
3) Des intérêts divergents, provoquant compétition et rivalité, sont bien gérés par la compétence de « Négociation Efficace » (abrégée ci-dessous NE) : l'intelligence rationnelle respecte les intérêts en jeu. La créativité invente des solutions *Win-Win* qui optimisent l'accord.

---

[4] Dans ma thèse déjà citée, je le montre dans bien d'autres passages que Mt 5,38-42.

[5] Cf. CHOMÉ Étienne, *Le nouveau paradigme de non-violence + La méthode C-R-I-T-E-R-E pour mieux gérer nos conflits*, Presses universitaires de Louvain PUL, 2009.

Le conflit est mal géré quand les champs propres de ces trois registres sont confondus. Le conflit est bien géré quand ils sont clairement distingués puis correctement articulés. Chaque aspect du conflit requiert l'usage de la compétence adéquate :



J'ai mis au point un schéma conceptuel qui clarifie les enjeux et surtout propose une feuille de route :

Dans le niveau I du schéma, la droite horizontale met en scène le débat mal posé, en raison de l'ambigüité des formulations « recours à la force » et « refus de la violence », qui créent des

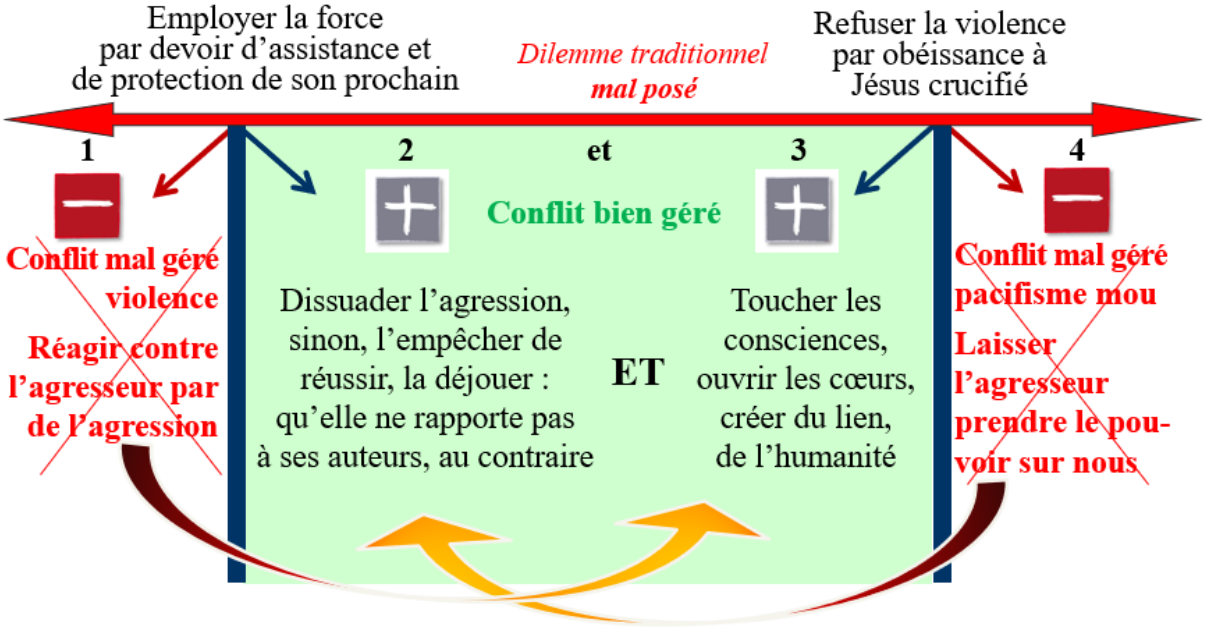
quiproquos tant qu'on ne dégage pas leur part de vérité mais aussi leur part d'erreur respectives. Par ailleurs, la droite horizontale exprime qu'on se fourvoie en écrasant le débat sur un seul axe. Il convient de quitter les faux dilemmes de la zone I et de travailler avec plus de relief en zone II, autour des deux barres verticales. Le niveau II clarifie les enjeux : **ni** colonne 1 (domination) **ni** colonne 4 (passivité). **Et** colonne 2, **et** colonne 3 : les ingrédients d'une bonne gestion des conflits sont une CV **et** une NE, au sein d'un CD ajusté. Le niveau III balise les étapes de la feuille de route : identifier comment vider la colonne 4, en remplissant la colonne 2 et vider la 1 vers la 3. Cette schématisation a l'intérêt d'organiser la discussion mais c'est avant tout pour son intérêt pratique d'aide au changement que je l'ai forgée : au niveau III, nous élaborons un programme d'actions, par lesquelles chaque participant transforme peu à peu ses réflexes contreproductifs (attitudes spontanées en colonnes 1 et 4) en compétences consciemment acquises à l'intérieur du cadre. Apprendre comment abandonner les stratégies contreproductives des jeux de pouvoir est un art qui s'apprend : le pouvoir est domination quand il est pouvoir **sur** les autres ; il est source de progrès quand, d'une part, il est pouvoir **pour** garantir la justice (CD) et atteindre de manière pertinente les objectifs adéquats (NE), d'autre part il est pouvoir **avec** les autres (CV), en en faisant des alliés et non des ennemis. C'est en ne subissant plus un pouvoir **sous** un dominant qu'un acteur apporte le meilleur de lui-même dans la sortie de crise.

Ces enjeux interpersonnels restent valides à l'échelle collective. La paix véritable se gagne dans les conflits osés et gérés en amont de la violence. Une société a intérêt à entrer en conflit pour faire tomber les injustices dont elle souffre. Pour dire adieu à la guerre, il ne suffit pas de dire bonjour à la paix ; le défi est de mener un combat courageux contre les injustices, grâce à une mobilisation générale des moyens et des personnes, à mener avant que n'éclate la violence : conflictualiser l'espace public (NE) en vue de plus de justice (CD) mais aussi en vue de plus de rapport de réciprocité entre les acteurs (CV), rapport qui se fonde sur le respect de la dignité de chacun ; éviter soigneusement le piège de personnaliser la lutte, qui n'est pas à mener contre quelqu'un mais contre une injustice. Le combat résolument déterminé contre l'injustice et le respect profond des personnes sont deux plans qu'il ne faut pas confondre. Ne pas sacrifier l'un pour l'autre. Bien gérer le conflit social, c'est réduire le fossé entre "eux" et "nous", c'est lutter contre le processus de diabolisation des uns et des autres, c'est impliquer dans le processus de changement toutes les parties. Toutes peuvent comprendre que trop d'inégalités et d'injustices compromettent la paix sociale, tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre. L'intérêt bien compris de tous est de pouvoir vivre en paix (CV) et celle-ci ne pourra exister que dans une suffisante justice (CD), qu'à travers un processus aboutissant à un accord satisfaisant pour toutes les parties (processus Win-Win de la NE). Il s'agit donc de prendre le temps nécessaire auprès des uns et des autres pour leur montrer qu'ils sortent grandis et enrichis d'un tel programme, sans vainqueur ni vaincu. La stratégie de non-violence, c'est l'art de faire la guerre à l'injustice sans faire la guerre au groupe qui en profite le plus.

Assurément, prendre ses responsabilités au cœur de ce monde violent, c'est assumer une part de combat qui exige de la force. L'amour sans pouvoir est impuissance. L'autorité sans sanction est laisser-faire. La passivité de la majorité fait le lit de la domination des moins scrupuleux, l'impunité est le terreau de leurs abus de pouvoir. Aimer quelqu'un, ce n'est pas le laisser faire du mal. Cependant, à l'autre bout, combien de colères et de guerres « saintes » sont gangrenées par le mal qu'elles prétendent combattre ? La gestion constructive des conflits tient dans l'art d'**exercer la force sans la violence**. Dans ma thèse, je montre que « violence » est un concept opératoire très récent, servant au sein d'un groupe humain à faire reculer la ligne du « moindre mal » toléré, par la mise hors-la-loi progressive de pratiques qui ont perdu en honorabilité, légitimité et nécessité.

3) Quelques pistes dans l'*aggiornamento* de la doctrine chrétienne sur la guerre juste

Ambroise de Milan pose dès le IVe siècle le traditionnel conflit de devoirs : ou bien le chrétien observera le précepte selon lequel il doit s'abstenir de toute violence mais il manquera à l'obligation qui est la sienne de venir en aide à la victime de l'agression injuste, il deviendra alors complice de l'injuste agresseur ; ou bien il mettra sa force à la disposition de la victime de l'injustice et il manquera au précepte de non-violence contenu dans l'Évangile. Nous avons les moyens aujourd'hui de sortir de ce dilemme très mal posé, au regard des actuelles ressources en gestion des conflits :

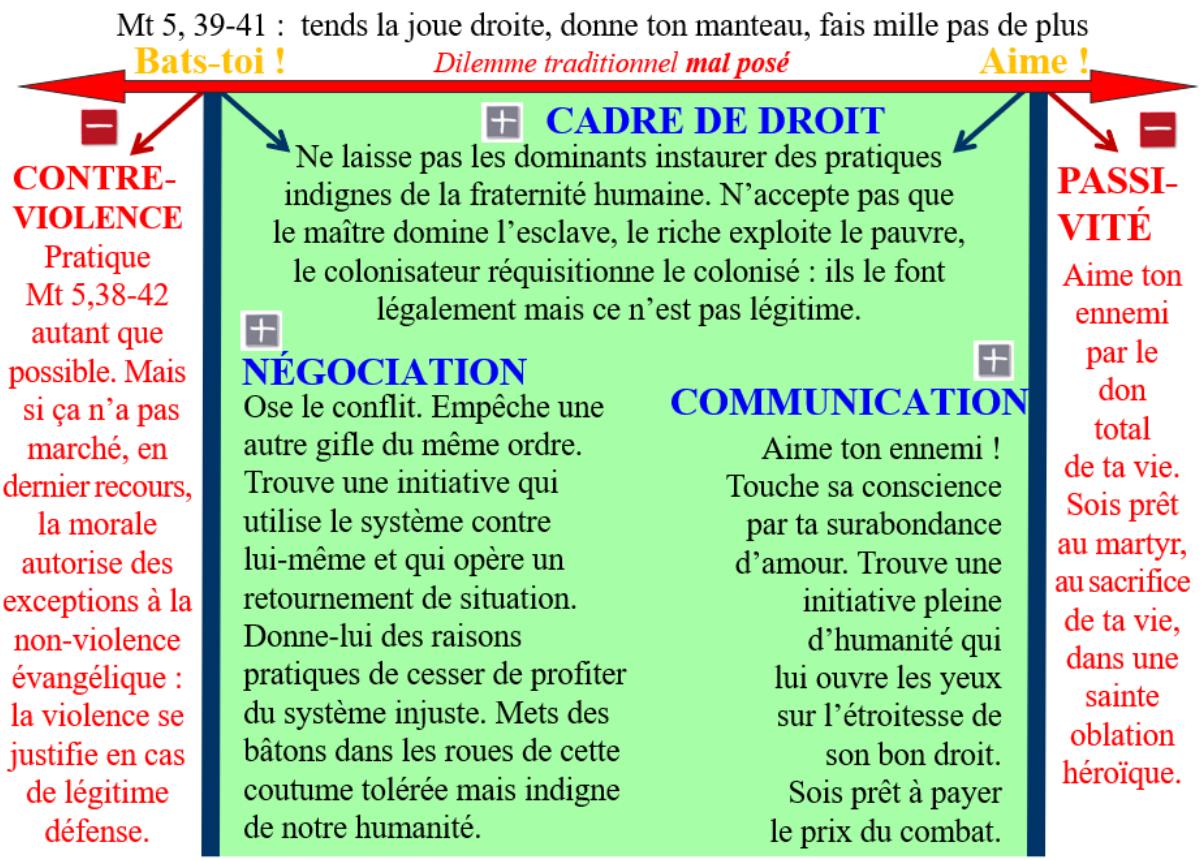


La meilleure défense possible n'est pas dans la contre-agression ni dans la passivité, elle est dans une mobilisation de nos meilleures forces vives, à même de réguler la violence des individus par des forces d'une nature autre que la violence. « Renoncer à l'usage de la force » est une formule inadéquate qui crée le dilemme entre force (sous-entendue violente) ou non-force (sous-entendue non-violente ; à vrai dire, passivité). Le défi est d'optimiser le déploiement des forces sociales, économiques, culturelles, politiques, etc., qui font effectivement reculer le seuil des violences légitimées en dernier recours. C'est dans le régime du « oui à la non-violence autant que possible mais il faut bien la violence en dernier recours » que les théologies de la guerre juste ont aménagé les exceptions, étudié la licéité de la guerre dans certains cas, avec l'intention de limiter les abus des Pouvoirs à partir de la morale. C'est dans un mouvement très différent du « non seulement la fin juste mais déjà et encore des moyens non piégés par la violence » que les porteurs du nouveau paradigme sur la paix juste s'intéressent à débloquer les potentiels de créativité du peuple quand il exclut les moyens violents : ouvrir les possibles et inventer les alternatives qui font effectivement reculer le seuil fatal du conflit basculant dans une violence sans retour. Tandis que les premières s'intéressaient aux exceptions de légitime violence, que l'on doit bien accepter dans ce monde corrompu par le péché (la fin juste justifiant *in fine* les moyens violents, à titre de moindre mal), les seconds soulignent avec Gandhi la cohérence entre fin et moyen et s'intéressent au mécanisme inverse, à la manière dont des moyens injustes corrompent les fins et les rendent finalement injustes. La fin valant ce que valent les moyens, ils se concentrent sur les conséquences nécessairement impliquées par le jeu même des moyens mis en œuvre, et surtout ils apprennent comment déjouer les pièges diaboliques de la violence aussi glissante qu'une planche à savon dont la forte pente entraîne irrésistiblement les belligérants vers une riposte toujours plus aveugle. Tant de batailles sont gangrenées par le mal qu'elles prétendent combattre. Tant de violences justifiées en tant que "moindre mal" sont à vrai dire un mal qui se rajoute au premier, un "double mal".

Comprendre l'Évangile comme un appel à ne pas résister est à l'origine des nombreuses apories dans l'articulation de l'Évangile et du nécessaire réalisme politique. À titre d'exemple, le cardinal viennois Christoph Schönborn (1945-) a écrit en 2003 : « Le policier qui barre la route au cambrioleur dans une banque, n'a pas le droit de lui tendre l'autre joue. Il doit l'arrêter, à l'aide de son arme s'il le faut. J'ai le droit de me défendre par des moyens légitimes contre un tort qui m'est fait. Mais la question de Jésus vise notre cœur : réclames-tu ton droit avec des sentiments de vengeance[6] ? » Son commentaire est typiquement augustinien : l'évangile de la joue tendue en appelle à une non-violence de cœur, qui oriente les esprits, qui inspire, mais pas à une non-violence en actes. On doit dans certaines situations être violent mais avec une intention droite et sans sentiment de vengeance. Une telle pensée pense la force policière en contradiction avec la joue tendue, du fait qu'il comprend l'Évangile comme un amour d'oblation qui se sacrifie ; il fait dès lors le grand écart entre les deux.

À l'opposé, une fois que tendre l'autre joue est reçu comme une invitation à faire preuve d'un à-propos et d'une créativité faisant déboucher le cambriolage sur l'issue la plus juste et bonne possible, disparait alors l'opposition entre une gestion réaliste des conflits et évangile ; les deux s'enrichissent mutuellement, dans la recherche délicate du meilleur moyen d'arrêter effectivement ce cambriolage. L'Évangile apporte un « plus » dans la déconstruction des schémas de fausse puissance, en allant à la racine des blocages, dans le regard porté sur l'ennemi. « Tends l'autre joue » signifie : regarde-le en frère, rejoins-le au cœur de son humanité, trouve les gestes et paroles qui vont ouvrir sa conscience, établis un contact avec son âme, ne l'enferme pas dans tes jugements, ne te donne pas le droit de le punir. Un policier qui croit avoir reçu un mandat divin pour réprimer les méchants va alimenter l'escalade de la violence. Il obtiendra de meilleurs résultats s'il apprend à intervenir dans l'esprit de protéger les victimes plutôt que de réprimer l'agresseur, et même à déployer ces énergies de protection jusqu'à celui-ci. Une autre croyance à interroger est de nous sentir forts grâce à notre arme, de croire que notre force vient d'elle, de placer notre confiance en elle. À vrai dire, le plus souvent, nous brandissons et agitons une arme plus par peur, dans le stress, que par stratégie bien pensée. Et à quoi cela conduit-il de menacer ainsi un malfaiteur plus violent et plus décidé à utiliser son arme que nous ? Le stress fait perdre des facultés et l'agressivité négative qui en découle n'est pas bonne conseillère. Nous avons à être initiés à la gestion des émotions et Jésus a tant de choses à dire au policier qui doit gérer une agression, sur la force véritable qui se joue d'abord dans la bienveillance du cœur, dans l'inventivité de l'imagination, dans la lumière de l'âme ancrée dans la confiance fondamentale et la force tranquille de celui qui se sait enfant bien aimé du Père-Créateur de tous. Sous forme de schéma :

[6] Cf. ma thèse citée *supra*, p. 260, disponible sur https://etiennechome.site/theologie/.



Pendant 1600 ans, a prévalu le raisonnement suivant : 1) Jésus a dit dans l'Évangile et a pratiqué à l'heure de sa mort un amour oblatif qui renonce à ses droits personnels, qui s'offre plus qu'il ne défend la justice lésée. 2) Or, cette non-violence-là est socialement et politiquement impraticable. 3) Donc, il est logique et sage de dénier le caractère collectif et obligatoire de ces paroles évangéliques et d'en limiter la portée sociopolitique. Si la non-violence évangélique est réduite à de la non-résistance, il est sage d'en faire un choix intime à la conscience, une option personnelle laissée à la discrétion de chaque croyant.

Par contre, si elle est comprise comme une résistance politiquement engagée, elle est une invitation réaliste et responsable, aussi vraie à l'échelle personnelle que collective, avec une réelle pertinence sociopolitique. Sur le plan stratégique, la non-violence politique repose sur la mobilisation de la force du plus grand nombre, cherchant à atteindre par cercles concentriques une masse critique de citoyens. Car elle est une force d'autant plus irrésistible qu'elle gagne l'ensemble d'un peuple. Bien plus donc que la défense militaire, elle requiert, pour être efficace, d'être un choix collectif. Bien comprise, cette non-violence-là, qui n'a pas à rougir devant les faucons de la *Realpolitik*, n'est-elle pas aussi une exigence fondamentale du christianisme, inscrite au cœur de l'Évangile ?

Étienne Chomé
chome@communicactions.org
www.etiennechome.site